

Fiction, récit, réel...



Notre besoin d'histoires

Max Frisch

Lorsqu'un conteur prétend se rappeler avec précision comment le vent soufflait à sept heures du soir, vingt et un ans plus tôt, je ne souris pas, je le crois. Mais, pour ma part, je le confesse, lorsqu'il s'agit de savoir ce qui m'est arrivé vingt et un ans plus tôt, je ne me sens pas l'âme d'un conteur, ni celle d'un témoin à la barre, je ne sais jamais comment c'était. Je sais les choses différemment. Non comme on connaît une histoire, mais plutôt comme on pressent l'avenir. J'éprouve les choses comme des possibles, je me les représente comme par un jeu d'imagination. Je crois que nous ne racontons jamais les choses comme elles furent, mais nous nous figurons ce qu'elles seraient si nous devions les revivre. Une expérience, c'est un pressentiment. Ce n'est pas seulement vrai pour les écrivains, c'est vrai pour tout le monde. Comment cela s'est-il passé lorsque j'ai quitté telle ou telle situation pour m'établir dans une ville étrangère ? Je le sais parce que je m'imagine ce qui se passerait si je m'en allais aujourd'hui dans une ville étrangère. Ou encore : qu'éprouverais-je si je gagnais demain le gros lot. Je pense le savoir. Comment ? Je n'ai jamais gagné le gros lot, mais j'ai fait cette expérience quand même. Où ? Je n'en sais rien. Quand ? Mystère. Mais j'ai fait cette expérience. Le jeu de mon imagination peut en témoigner. Quand je cherche par exemple à me représenter ce qui se passerait si je naissais une seconde fois, quand je mets en scène quelque chose qui n'a jamais existé et qui n'existera jamais, mon expérience se révèle plus pure que lorsque je cherche à préciser ce qui se passait à sept heures du soir, vingt et un ans plus tôt.

Prenons les choses autrement : dans notre vie, nous avons peut-être deux ou trois expériences : une peur qui suscite mille images ; un petit bout d'espoir qu'on ne pourra pas nous ôter : des sentiments qui s'égrènent comme un rosaire toujours recommencé ; avec cela quelques impressions rétinienne qui ne se renouvellent guère, si bien que le monde est comme le patron sur lequel nous taillons nos souvenirs. Là-dessus, nous avons peut-être une pensée en propre, que nous rallongerons et diluerons de mille manières. Voilà ce dont nous disposons lorsque nous racontons quelque chose. Des échantillons d'événements – mais nulle histoire, je l'affirme, nulle histoire ! Les histoires ne nous viennent que de l'extérieur. Notre besoin d'histoires, d'où naît-il ? On ne peut pas raconter la vérité. Voilà l'affaire. La vérité n'est pas un récit, elle n'a ni commencement, ni fin, elle est seulement présente ou non, elle déchire notre univers d'illusions, elle est une expérience. Mais elle n'est pas une histoire. Toutes les histoires sont des inventions, des jeux de l'imagination, des esquisses d'expériences, des images, avec le peu de vérité que cela comporte. Chaque homme – et pas seulement les poètes - invente ses histoires. La seule différence, c'est que tous les hommes, à l'exception des poètes, prennent leurs histoires pour leur vie. S'ils ne le faisaient pas, les événements qu'ils ont pu connaître, c'est-à-dire leur expérience personnelle, leur demeureraient indéchiffrables.

Voici comment je vois les choses : l'expérience est un événement intérieur, non le résultat d'un événement extérieur. Un seul et même fait vécu pour nourrir mille expériences. Peut-être n'existe-t-il pas d'autre moyen, pour communiquer une expérience, que de raconter des événements extérieurs, donc d'imaginer des histoires. Comme si l'expérience était le fruit de ces histoires. Je pense que le

contraire est vrai. Le fruit, ce sont les histoires. L'expérience veut se rendre déchiffrable, elle trouve un cadre où s'insérer. Et c'est pourquoi elle se situe de Préférence dans le passé : il était une fois. Un événement qui nous obsède parce qu'il a le pouvoir d'exprimer notre expérience n'a pas besoin de s'être jamais passé, mais pour que les autres gens comprennent et croient notre expérience, pour que nous y croyons nous-mêmes, nous faisons comme s'il s'était vraiment passé. Tout le monde agit ainsi, et pas seulement les écrivains. Les récits sont des projets mis au passé, des productions de l'esprit que nous donnons pour des réalités. Chaque homme s'invente une histoire qu'ensuite il prend pour sa vie, souvent au prix de lourds sacrifices ? A moins qu'il ne s'invente une série d'histoires, confirmées par tout un réseau de dates et de lieux, de manière qu'on ne puisse pas douter de leur authenticité. L'écrivain reste seul qui ne croit pas à ce théâtre.

Voilà la différence : dans la mesure où je sais que chaque histoire, si confirmée soit-elle par des faits concrets, n'est que le produit non de mon imagination, je suis un écrivain. Une expérience toute nue, privée de cadre, et qui ne voudrait pas surgir d'un récit véridique, c'est à peine supportable. L'expérience fait ses preuves quand elle rend crédible l'histoire qu'elle invente. Mais, je le répète, elle n'est pas le fruit de tel ou tel événement vécu, elle est un événement intérieur. C'est à ce titre que son existence devrait être justifiée, même si je sais que l'histoire racontée n'a pas eu lieu et n'aura jamais lieu, même si je renonce à l'illusion de l'imparfait épique, à la tromperie de la mise en récit. Malgré les prétentions des conteurs, l'histoire vécue n'est pas à l'origine de l'expérience.

L'expérience est un événement intérieur. Le seul événement authentique. C'est la mise au passé d'une invention qui ne s'avoue pas telle ; c'est un projet

rétrospectif. Je crois que les tournants décisifs d'une vie sont liés à des événements qui n'ont pas eu lieu, à des représentations engendrées par une expérience, laquelle préexiste à l'histoire qui s'en prétend l'origine et qui se contente de l'exprimer. Ce reproche bien connu, que les hommes n'apprennent rien de leur passé (individuel et collectif) est aussi absurde qu'instructif ? Ce n'est pas d'apprendre l'histoire qui le changera. Seule l'expérience change toutes choses, parce qu'elle n'est pas un événement de l'histoire, mais un événement intérieur qui doit changer l'histoire pour venir à l'expression. L'expérience est poète. Si les hommes vivent une expérience plus riche que les faits qui pourraient prétendument l'expliquer, il ne leur reste plus qu'à être honnêtes, c'est-à-dire à fabuler. Sinon, où trouveraient-ils l'origine de leur expérience ? Donc ils projettent, ils inventent ce qui la rendra déchiffrable. L'expérience n'est pas une conclusion. Son domaine est le futur. Ou l'intemporel. C'est pourquoi elle répugne à se présenter sous les espèces d'un récit, d'une histoire. Mais le moyen de faire autrement ?

Max Frisch (1911-1991)

Les racines du ciel – Romain Gary (extrait)

Au camp, en Allemagne, j'avais un camarade qui se faisait appeler Robert dans la Résistance et qui était le gars le plus gonflé que j'aie jamais rencontré. Un rouquin, costaud, avec des poings et un regard solides - on pouvait y aller. Il était le noyau irréductible de notre block, celui autour de qui tous les « politiques » venaient se grouper instinctivement. Toujours gai, avec ça, de la gaieté de qui est

allé au fond des choses et en est revenu rassuré. Lorsque le courage baissait et qu'on ne voyait autour de soi que des nez tristes et des échine pliées, on se tournait vers lui et il trouvait toujours quelque chose pour nous regonfler. Un jour, par exemple, il était entré dans le block mimant l'attitude d'un homme qui donne le bras à une femme. Nous étions écroulés dans nos coins, sales, écœurés, désespérés, ceux qui n'étaient pas trop claqués geignaient, se plaignaient et blasphémaient à haute voix. Robert traversa la baraque, continuant à offrir le bras à la femme imaginaire, sous nos regards médusés, puis il fit le geste de l'inviter à s'asseoir sur son lit. Il y eut, malgré le marasme général, quelques manifestations d'intérêt. Les gars se soulevaient sur un coude et regardaient avec ahurissement Robert faire la cour à sa femme invisible. Tantôt il lui caressait le menton, tantôt il lui baisait la main, tantôt il lui murmurait quelque chose à l'oreille et il s'inclinait de temps en temps devant elle, avec une courtoisie d'ours ; à un moment, apercevant Janin, qui s'était déculotté et qui se grattait les poils, il s'approcha de lui et lui jeta de force une couverture sur le cul.

- Quoi? piailla Janin. Qu'est-ce qui te prend? J'ai plus le droit de me gratter?

- Un peu de tenue, nom de nom, gueula Robert. Il y a une grande dame parmi nous.

- Hein? Quoi?

- T'es fou ?

- Quelle dame?

- Naturellement, dit Robert, entre ses dents. Ça ne m'étonne pas... Y en a parmi vous qui font semblant de

ne pas la voir, n'est-ce pas ? Ça leur permet de rester sales entre eux...

Personne ne dit rien. Il était peut-être devenu fou, mais il avait encore à ce moment-là des poings solides, devant lesquels les prisonniers de droit commun eux-mêmes se taisaient respectueusement. Il revint auprès de sa grande dame

imaginaire et lui baisa tendrement la main. Puis il se tourna vers les copains complètement ahuris, qui le regardaient, la gueule ouverte :

- Bon. Alors, je vous préviens : à partir d'aujourd'hui, ça va changer. Pour commencer, vous allez cesser de pleurnicher. Vous allez essayer de vous conduire devant elle comme si vous étiez des hommes. Je dis bien « comme si » - c'est la seule chose qui compte. Vous allez me faire un sacré effort de propreté et de dignité, sans ça, je cogne. Elle ne tiendrait pas un jour dans cette atmosphère puante, et puis, nous sommes français, il faut se montrer galants et polis. Et le premier qui manque de respect, qui lâche un pet, par exemple, en sa présence, aura affaire à moi...

On le regardait, bouche bée, en silence. Puis quelques-uns commencèrent à comprendre. Il y eut quelques rires rauques, mais tous nous ressentions confusément qu'au point où nous en étions, s'il n'y avait pas une convention de dignité quelconque pour nous soutenir, si on ne s'accrochait pas à une fiction, à un mythe, il ne restait plus qu'à se laisser aller, à se soumettre à n'importe quoi et même à collaborer. A partir de ce moment-là, il se passa une chose vraiment extraordinaire : le moral du block K remonta soudain de plusieurs crans. Il y eut des efforts de propreté inouïs. Chatel, un jour, qui n'en pouvait sans doute vraiment plus, et qui était probablement lui-même sur le point de céder, se jeta sur un condamné de droit commun sous prétexte qu'il « avait manqué d'égards à Mademoiselle ». L'explication qui s'ensuivit devant le Kapo ahuri fit nos délices pendant plusieurs jours. Chaque matin, l'un de nous allait tenir une couverture dépliée dans un coin « pendant que Mademoiselle s'habillait » pour la mettre à l'abri des regards indiscrets. Rotstein, le pianiste, pourtant le plus crevé de nous tous, passait les vingt minutes du repos de midi à cueillir des fleurs pour elle. Les intellectuels du groupe faisaient des mots d'esprit et des discours pour briller devant l'invisible et chacun faisait appel à ce qui lui restait de virilité pour se

montrer vaincu. Naturellement, le commandant du camp fut rapidement mis au courant. Le jour même, pendant la pause, il vint trouver Robert avec un de ces sourires glabres et bleus dont il avait le secret...

- Robert, on me dit que vous avez introduit une femme dans le block K.

- Vous pouvez fouiller la baraque, non?

Le commandant soupira, hocha la tête.

- Je comprends ces choses-là, Robert, dit-il avec douceur. Je les comprends très bien. Je suis né pour les comprendre. C'est mon métier. C'est pourquoi je suis monté si haut dans le Parti. Je les comprends et je ne les aime pas. Je dirai même que je les déteste. C'est pour ça que je suis devenu national-socialiste. Je ne crois pas, Robert, à la toute-puissance de l'esprit. Je ne crois pas aux conventions nobles, au mythe de la dignité. Je ne crois pas à l'irréductibilité de l'esprit humain. Je ne crois pas à la primauté du spirituel. Cette espèce d'idéalisme juif est ce qui m'est le plus insupportable. Je vous donne jusqu'à demain pour faire sortir cette femme du bloc K, Robert. Mieux que ça...

Ses yeux sourirent derrière son lorgnon.

- Je connais les idéalistes, Robert, et les humanitaires. Depuis la prise du pouvoir, je me suis spécialisé dans les idéalistes et les humanitaires. Je fais mon affaire des « valeurs spirituelles ». N'oubliez pas que, pour l'essentiel, nous sommes une révolution matérialiste. Donc... Demain matin, je me présenterai au block K avec deux soldats. Vous me livrerez la femme invisible qui fait tant pour votre moral et j'expliquerai à vos camarades qu'elle sera conduite dans le plus proche bordel militaire, pour satisfaire les besoins *matériels* de nos soldats...

Ce soir-là, la consternation régnait au block K. Une bonne partie était prête à céder et à livrer la femme - les réalistes, les raisonnables, les habiles, les prudents - ceux qui savaient s'arranger, qui avaient les pieds bien sur la terre - mais ils savaient qu'on n'allait rien leur demander, que la question allait être posée à

Robert. Et qu'il n'allait pas céder. Il n'y avait qu'à le voir. il jubilait. Il était assis, tout heureux, l'œil frétilant, et ce n'était même pas la peine d'essayer : il n'allait pas céder. Car si nous n'avions plus assez de force ou de foi pour croire à nos propres conventions, à notre mythe, à tout ce que nous nous étions raconté sur nous-mêmes dans nos livres et dans nos lycées, il refusait, lui, de renoncer et il nous observait de ses petits yeux moqueurs, prisonnier d'une puissance autrement formidable que celle de l'Allemagne nazie. Et il se marrait, il se marrait à l'idée que cela dépendait entièrement de lui, que les S.S. ne pouvaient pas lui enlever par la force cette création immatérielle de son esprit, qu'il dépendait de lui de consentir à la livrer ou de reconnaître qu'elle n'existait pas. Nous le regardions avec une supplication muette. En un certain sens s'il acceptait de céder, s'il donnait l'exemple de la soumission, tout allait devenir plus facile, beaucoup plus facile car, si nous pouvions enfin nous débarrasser de notre convention de dignité, tous les espoirs nous devenaient alors permis. Même, il n'y aurait plus aucune raison de ne pas adhérer au Parti... Mais il n'y avait qu'à voir sa gueule hilare pour être sûr qu'il n'allait pas marcher...

Je crois que ce soir-là, les prisonniers de droit commun du block K devaient nous croire vraiment devenus fous. Ceux d'entre eux qui comprenaient avaient des ricanements cyniques et des regards amusés, indulgents, de sages, d'hommes pleins d'expérience, de réalistes qui savent s'arranger et vivre en bonne intelligence avec leur condition, avec la vie -, des regards d'Habib...

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Écoutez, j'ai une idée. Si on la laissait partir demain et puis qu'on la fasse revenir le soir ?

- Elle ne reviendrait plus, dit doucement Rotstein. Ou alors, elle ne serait plus la même...

Robert ne disait rien. Il écoutait, l'œil attentif.

- Ce qui m'embête, c'est qu'ils veulent la coller dans un bordel...

Émile, le petit cheminot communiste de Belleville, qui avait suivi tout cela d'un air profondément désapprobateur, finit par exploser.

- Mais tu es complètement fou, Robert, complètement piqué ! Tu ne vas tout de même pas t'accrocher à une fiction, à une connerie, à une blague, à un mythe ! Tu ne vas pas te faire mettre au régime solitaire et à la basoche à cause de cette connerie-là ! Pour nous, ici, il s'agit de survivre, de sortir vivants d'ici, pour tout raconter aux autres, pour rendre cette cochonnerie impossible à l'avenir, refaire un monde nouveau, sans s'accrocher à des mythes, à des fantasmagories idiotes ! Mais Robert se marrait doucement et Emile alla se fourrer dans son coin et nous tourna le dos pour bien montrer qu'il n'était plus des nôtres. Le lendemain matin, Robert nous mit tous au garde-à-vous. Le commandant arriva, avec ses deux S.S. ; nous examina à travers son lorgnon. Son sourire paraissait encore plus bleu et plus tordu que d'habitude et son lorgnon lui-même paraissait vraiment amusé.

- Alors, monsieur Robert, dit-il. Cette demoiselle de grande vertu ?

- Elle restera ici, dit Robert.

Le commandant devint légèrement blême. Son lorgnon commença à trembler. Il savait qu'il s'était mis dans un mauvais cas. Ses deux S.S. ne faisaient que témoigner de son impuissance. Il était à la merci de Robert. Il dépendait de sa bonne volonté. Il n'y avait pas de force, il n'y avait pas de soldats, il n'y avait pas d'armes capables d'expulser du block cette fiction-là : on ne pouvait rien contre elle sans notre consentement. L'officier venait se briser les dents contre la fidélité de l'homme à sa convention : peu importait qu'elle fût vraie ou fausse pourvu qu'elle nous illuminât de dignité. Il attendit à peine une seconde - fort habilement, pour ne pas accentuer et prolonger sa défaite.

- Bon, dit-il. Je vois. Dans ce cas, suivez-moi...

Avant de sortir, Robert nous lança un clin d'œil.

- Je vous la confie, les gars ! cria-t-il.

Nous pensions que nous ne le reverrions jamais. Mais il nous fut rendu un mois plus tard, assez rétréci, le nez plutôt aplati, quelques ongles manquants, mais sans trace de défaite dans les yeux. Il entra un matin dans le block, quelque vingt kilos en moins, perdus dans les mystères du régime solitaire, court sur pattes la gueule couleur de terre, mais, pour l'essentiel, il n'avait pas changé.

- Salut, les enfants. Un mois de cellule pour vous servir. Un mètre dix sur un mètre cinquante, pas moyen de s'allonger - mais justement, j'ai trouvé quelque chose d'épatant. Je vous en fais cadeau tout de suite parce que j'en vois parmi vous qui font d'assez sales gueules, je ne leur demande pas pourquoi. Il y avait des moments où je me sentais comme ça, moi aussi j'avais alors envie de foncer tête baissée contre les murs pour essayer de sortir à l'air libre. Vous parlez de claustrophobie !... Eh bien, j'ai fini par avoir une idée. Quand vous n'en pouvez plus, faites comme moi : pensez à des troupes d'éléphants en liberté en train de courir à travers l'Afrique, des centaines et des centaines de bêtes magnifiques auxquelles rien ne résiste, pas un mur, pas un barbelé, qui foncent à travers les grands espaces ouverts et qui cassent tout sur leur passage qui renversent tout, tant qu'ils sont vivants, rien ne peut les arrêter - la liberté, quoi ! Et même quand ils ne sont plus vivants, peut-être qu'ils continuent à courir ailleurs, qui sait, tout aussi librement. Donc, quand vous commencez à souffrir de claustrophobie, des barbelés, du béton armé, du matérialisme intégral, imaginez ça, des troupes d'éléphants, en pleine liberté, suivez-les du regard, accrochez-vous à eux, dans leur course, vous verrez, ça ira tout de suite mieux... Et ça allait mieux, en effet. On trouvait une exaltation étrange et secrète à vivre avec cette image de la liberté vivante et toute-puissante devant les yeux Et on finissait par regarder les S.S. en souriant à l'idée que d'un moment à l'autre ça allait leur passer dessus et qu'il n'en

resterait rien... On sentait presque la terre ; trembler à l'approche de cette puissance jaillie du cœur même de la nature et que rien ne pouvait arrêter.

Il se tut un instant et parut écouter, comme s'il guettait encore dans la nuit africaine ce tremblement lointain.

Les écritures intimes aux frontières du réel ou une littérature du vrai est-elle possible ?

ANNIE CANTIN

Littérature [liteRatyr] n.f. v. 1120 " écriture "; lat. *litteratura* " écriture ", puis " érudition " [...]

II. [...] 3. Ce qu'on ne trouve guère que dans les oeuvres littéraires (par. oppos. à la réalité). Ce qui est artificiel, peu sincère. "*Et tout le reste est littérature*" (Verlaine). *le Nouveau petit Robert 1* (1993).

" Et tout le reste est littérature. " : voilà, en creux, une définition de la littérature qui en vaut bien une autre. Elle ne constitue pas, certes, un modèle de précision ni de complexité mais, pour peu qu'on s'y attarde, elle porte une question, ou plutôt une idée qui, dans le cadre d'un colloque comme celui-ci, pourrait bien trouver une pertinence tout à fait heureuse. Car cette idée que le texte littéraire s'oppose à la " réalité " et que la littérature soit traversée presque fatalement par le paradigme du " peu sincère ", si elle peut apparaître discutable, fut pourtant assez peu discutée, du moins jusqu'à tout récemment. Il s'agit à vrai dire d'une

des convictions les moins ébranlées de l'histoire de la littérature moderne. Il y a bien eu quelques holà critiques et controverses théoriques depuis les poétiques usées mais sans cesse relancées d'Aristote ou d'Horace ; l'Histoire, l'éloquence et l'autobiographie ont bien connu, elles aussi, un âge d'or littéraire avant le règne du roman, mais cette idée de mettre en balance la littérature et la réalité et de concevoir celle-là comme une simulation, illusion ou fabulation de celle-ci fut assez prégnante, tenace et partagée pour que l'artificiel s'impose finalement dans l'encyclopédie des savoirs général et spécialisé comme le caractère constitutif, voire tout naturel de l'oeuvre littéraire.

Et de là à faire de la fictionnalité le présupposé de la littéarité, il fut un pas facilement franchi.

Or, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires si, comme l'exposait l'appel de ce colloque, " [l']étude renouvelée de genres frontières tels que la biographie, l'autobiographie, l'essai, le journal intime et le récit de voyage, [n'] a[vait] fait émerger ces dernières années dans le débat critique une question que la poétique n'avait jamais explicitée en tant que telle : celle des frontières externes de l'espace littéraire et, corrélativement, celle des frontières de la fiction. " De fait, cet intérêt pour les formes de récits prétendus non-fictionnels a su ébranler au passage quelques idées établies, forçant la critique à revoir les critères de littéarité, à reconsidérer le régime de la fiction et le statut de la fictionnalité dans le système littéraire et, partant, à repenser la poétique de l'oeuvre littéraire fondée sur une prescription de distanciation et de subordination du réel concret ou factuel au profit de la fiction.

Et nous voilà, devant cette extension des possibles littéraires, en train de nous demander ce qui reste maintenant de ce reste que serait la littérature.

Car poser la biographie, l'autobiographie, l'essai, le journal intime et le récit de voyage comme nouveaux défis à la poétique, c'est, en quelque sorte, non seulement reconnaître l'intérêt potentiel d'une classe de textes littérairement tenue en suspicion et traditionnellement en marge des préoccupations critiques, mais aussi émettre la possibilité que le régime de la littéarité, et peut-être aussi celui de la fictionnalité, ait changé. Plus : c'est émettre la possibilité que le régime de la littéarité puisse déborder les frontières de la fiction pour inclure ce à quoi, par convention ou conviction, elle semblait résister, soit la réalité. Puisque c'est bien là ce que nous propose d'abord la biographie, l'autobiographie, l'essai, le journal intime et le récit de voyage : un récit prétendu non-fictionnel, un récit donné *pour vrai* et, plus souvent qu'autrement, reçu comme tel. Mais voilà : si nous reconnaissons aisément que la fascination théorique récemment provoquée - nous pourrions nous demander pourquoi - par les récits prétendus non-fictionnels nous amène à considérer d'autres approches, contours et modes d'existence du fait littéraire dont les régimes de l'historicité, de la référentialité et du factuel, dans quelle mesure, à quelle(s) condition(s) cette intrusion toute théorique de la réalité dans le règne de la fiction et du littéraire est-elle admise dans la pratique ? Une littérature de la réalité, une " littérature du vrai " est-elle, justement, vraiment possible^[1] ? C'est bien ce que nous nous demandons, car rien, en fait, ne nous apparaît aussi incertain que cela.

En zone d'incertitude

Prenons, pour exemple, le cas des écritures personnelles (ou intimes). Ouvrons les pages littéraires des revues et des journaux (spécialisés ou non dans le domaine), parcourons les listes de Prix, épluchons les programmes d'études (cours offerts, œuvres obligatoires, sujets de thèse, manuels scolaires, *etc.*), cherchons-les y et voyons quelle place leur est accordée. Force est de constater que journaux, correspondances, souvenirs, mémoires, autobiographie et autres

genres personnels (ou intimes) font souvent figure d'exclus sinon de mal aimés dans l'institution du littéraire moderne. Pourtant, dira-t-on, jamais le moi semble n'avoir occupé la place publique de façon plus affichée que ces dernières années. " [O]n assiste à l'émergence d'une sorte de *reality-show* littéraire ", affirmait, en 1994, la directrice littéraire de chez Flammarion Françoise Verny (" Enquête. Comment se faire éditer ", 1994 ; 35). " Tout y passe, le sida, le chômage, l'Algérie, [...] parfois il s'agit de préoccupations plus intimes, comme ce récit des souffrances d'un hémorroïdaire reçu tout récemment ", précisait Olivier Frébourg, directeur littéraire des éditions de la Table Ronde (*Idem.*, 1994 ; 30). L'engouement, en fait, serait si fort que l'on serait porté à croire que la réalité dépasse littérairement la fiction. En témoigne, ce coup de gueule de Richard Martineau contre " les scribes du je, me, moi " :

Nous vivons à l'ère du repli sur soi. Cocooning, psychanalyse, régime santé, culte du corps et de l'individu. Chaque jour, au petit écran, Monsieur et Madame Tout-le-Monde nous racontent leurs drames personnels [...] Chacun se penche sur son nombril et prend ses maux d'estomac pour des crises d'angoisse. Mères de famille discutant de leur vie sexuelle à la radio, commis de bureau diffusant leur petit quotidien dans Internet, ils sont leur propre héros, leur propre martyr, leur propre biographe. On ne parcourt plus le monde à la recherche de son prochain : on fouille ses entrailles et sa mémoire en quête de soi. L'homme contemporain est obsédé par sa propre personne. [...] Plus besoin de prendre l'avion pour m'ouvrir sur l'universel : je n'ai qu'à rentrer en moi. [...]

Le voyage est de moins en moins horizontal, et de plus en plus vertical. Résultat : l'imagination s'en va chez le diable, et le journal intime est en train de détrôner le roman. (Martineau, 1999 ; 114)

Mauvaise position en fait que celle du roman, si l'on en juge, cette fois, par ce constat lu sur la quatrième de couverture de l'essai de Marc Petit, *éloge de la fiction* (1999) :

Sommée, voici trente ans, de prendre le pouvoir, l'imagination n'est plus très en faveur par les temps qui courent. Les arts et les lettres portent la marque de la glaciation ambiante. Confondant réalité et vérité, le vécu et le sens, la sainte alliance du minimalisme, du misérabilisme et du nombrilisme menace de réduire le paysage du roman français à un champ de ruines.

Soit, on retrouve aujourd'hui sur les tablettes des librairies peut-être plus d'autobiographies, de journaux personnels, de mémoires et autres récits plus intimes qu'il y a quarante ou cinquante ans, mais cette importance quantitative, il faut le voir aussi, est bien relative si on la compare à l'autorité et à la valeur attribuées aux genres canoniques dans l'ordre du littéraire légitime. à regarder les compilations-palmarès auxquelles a donné lieu l'arrivée tant annoncée du nouveau millénaire, on peut de fait se rendre compte que, si le domaine de la réalité a pu dernièrement créer une vague dans le milieu de la littérature, sa retombée est loin, encore, d'avoir causé tout un ras de marée. Sur la liste des " cent livres du siècle " récemment parue dans *le Monde* (15 octobre 1999 ; 32-33)^[2], les genres intimes (identifiés pour l'occasion par la lettre " D " - " D " pour document ? " D " pour drame ?) se sont vu consacrer trois entrées : le *Journal* d'Anne Frank, en dix-neuvième position ; le *Journal* de Jules Renard, en soixante-quatorzième et, si l'on accepte d'élargir la catégorie genres intimes jusqu'à la chronique, l'*Archipel du goulag* d'Aleksandr Soljenitsyne, qui fait la meilleure figure au classement avec une quinzième position. Dans un palmarès similaire, celui des " livres du millénaire : le Top 25 " publié dans *le Libraire* (novembre 1999 ; 30)^[3], le tableau n'est guère plus occupé par les textes personnels ; seules les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke y ont trouvé une place, la dix-septième. D'accord, ce ne sont là que deux exemples, plus ou moins scientifiques, choisis au hasard de leur disponibilité, et auxquels nous pourrions faire dire bien des choses. " C'était un jeu " précisera-t-on d'ailleurs dans *le Monde*, " pas un classement pour

l'éternité ". Soit. Mais qui a dit qu'un jeu ne devait rien révéler et qu'un classement puisse se faire sans critères de valeur ? Il est fort à parier que le jeu s'avérerait fort instructif si l'on cherchait à voir ce qu'ont en commun les textes personnels qui figurent au classement de ces exercices d'honneur et, surtout, ce que les vingt-quatre autres oeuvres du " Top 25 du millénaire " et les quatre-vingt dix sept titres des " cent livre du siècle " ont qui semble leur faire défaut.

étudiant " la place du journal intime dans la littérature moderne ", Peter Boerner constatait en 1978 :

Voyageurs et explorateurs, soldat au front, hommes politiques et diplomates, psychiatres, ballerines et révolutionnaires, non seulement relatent leurs expériences, leurs impressions et leurs émotions dans de longs journaux, mais encore les font imprimer. Et la plupart de ces récits trouvent des lecteurs.

Si l'existence de ce flot de journaux intimes qui continue de grossir rapidement est indéniable, la critique littéraire s'y est cependant peu intéressée. Notons même que chaque fois que l'on a considéré ce phénomène dans son ensemble, les réactions négatives ont prédominé. On a souligné le fait que le journal manque de structure et n'exige pas de talent littéraire, étant donné que le plupart des auteurs s'intéressent au contenu et non pas à la forme artistique. De plus, il est impossible, a-t-on dit, de donner une définition claire du journal ; son but étant plus utilitaire que littéraire, il ne mérite pas l'attention que l'on porte aux genres traditionnels. (Boerner, 1978 ; 218)

Quelque vingt ans plus tard, force est de voir que cette attitude de la critique à l'égard du journal intime comme à l'égard des autres genres personnels vaut toujours, à quelques exceptions près. Conciliant : " Même s'il ne constitue pas une oeuvre "littéraire" au sens propre, avec son rythme fragmenté, répétitif, le journal d'un créateur est toujours une chronique de son travail de création " (Heyden-Rynsh, 1998 ; 14). Lapidaire : " qui se nourrit d'autobiographies risque de faire beaucoup plus de graisse que de muscle " (Mourier, 1993 ; 103). Si bien

que l'intérêt soulevé aujourd'hui par les genres personnels en littérature apparaît participer plus souvent qu'autrement de la curiosité et de l'entrain ressentis à la vue d'un terrain d'exploration (humaine ou textuelle) presque neuf que de l'attrait des profits esthétiques et symboliques que la critique et l'institution littéraires pourraient en tirer. Rendant compte d'un ouvrage consacré au genre de l'autobiographie alors récemment paru^[4], Michel Contat écrivait :

L'autobiographie et l'automobile sont les fléaux de l'époque", écrivait ici récemment Francis Marmande [dans "Le Monde des livres" du 3 janvier 1997], en une boutade au deuxième ou troisième degré qui a pu paraître d'une injustice scandaleuse à l'égard de l'automobile, cette étouffante, cette écrasante liberté. Les amateurs d'autobiographies ont l'habitude de raser les murs. En grand nombre, mais solitairement. Car, flanquée de la biographie, l'autobiographie, malgré sa mauvaise réputation littéraire, est fort fréquentée sur le boulevard des appétits textuels, où elle aguiche depuis Rousseau au moins, par l'exhibition sans retenue du moi, les amateurs d'autres moi, les flaireurs d'âme. (Contat, 1997 ; iv)

Ainsi, au côté des genres canoniques associés à la poésie lyrique et, plus encore de nos jours, à la fiction narrative (" Le genre noble, on le dit assez dans ces colonnes, c'est le roman. ", notait encore Contat dans son article), les écritures personnelles ont-elles hérité d'un statut et d'un usage littérairement peu valorisés qui les relèguent au rang de productions utilitaires - " D " pour document, sans doute -, plus ou moins dépourvues d'exigences littéraires ou, le sort est-il plus enviable, d'aguicheuses textuelles animant les vitrines et les passants solitaires des quelques boulevards sombres qui définissent leur territoire. *Scriptura non grata* du littéraire légitime, les genres intimes semblent donc confinés à une zone d'incertitude, située quelque part aux marges du littéraire, oscillant entre ce qui pourrait se rapprocher de la littérature (les trois titres sur cent, l'oeuvre sur vingt-cinq) et ce qui lui échappe (*idem.*).

Conditions extrêmes

Ce qui pourrait s'en rapprocher car tout texte est potentiellement littéraire. Une liste d'épicerie pourra toujours être lue comme un poème et puis, c'est bien un journal intime, celui d'André Gide qui inaugura la prestigieuse collection de la Pléiade en 1939. Et *ce qui lui échappe*, car tout texte, nous venons de le voir, n'est pas essentiellement littéraire. Gérard Genette dirait, et il l'a d'ailleurs déjà écrit à propos de l'autobiographie dans *Fiction et diction* (1991), que la littérarité, loin d'être essentielle et constante comme celle régissant et s'appliquant d'office aux domaines de la fiction narrative et de l'énonciation lyrique, se montre plutôt précaire et conditionnelle dans le cas des écritures intimes. Alors qu'" une oeuvre (verbale) de fiction est presque inévitablement reçue comme littéraire, indépendamment de tout jugement de valeur " (Genette, 1991 ; 8), le texte intime, avec " sa mauvaise réputation littéraire ", devrait attendre qu'on le juge comme tel. Soit, mais peut-il l'être vraiment ? Quelles sont, comme nous le demandions, les possibilités d'une littérature du vrai à exister ?

Selon la *Logique des genres littéraires* (1986 [1957]) de Kate Hamburger qui, inspirée par la poétique classique, servit à son tour de pré-supposé théorique au départage genettien , l'" énoncé de réalité " - c'est-à-dire qui " met en présence un sujet individuel (historique) " (Hamburger, 1986 ; 55) - ne saurait être constitutif du littéraire. " Ce ne sont pas les deux premières personnes qui servent de condition à l'énonciation littéraire ; la littérature ne commence que lorsque naît en nous une troisième personne qui nous dessaisit du pouvoir de dire "je" ", résumait Gilles Deleuze (1993 ; 13). Aussi, pleinement accomplies par un sujet réel et historique, les écritures intimes ne seraient-elles pas de cette matière et de cette essence dont on fait la littérature. Encore : étant plus près de la réalité que de la représentation

de celle-ci, n'étant par convention, ni création ni invention, ni *poesis* ni *mimesis*, les genres personnels, au contraire de la fiction qui " a[urait] pour trait typique et manifeste de proposer à son public ce plaisir désintéressé qui porte [...] la marque du jugement esthétique " (Genette, 1991 ; 19), les genres personnels donc, au contraire, ne sauraient que très mal sortir " du champ ordinaire d'exercice du langage, marqué par les soucis de vérité ou de persuasion qui commandent les règles de la communication " (Genette, 1991 ; 18). Et que les écritures intimes constituent des " énoncés de réalité " et se situent à l'opposé de ce champ extraordinaire de l'" art du langage " que serait la littérature selon Hamburger (1986 ; 62), nous ne saurions douter si l'on en croit cette observation de Manon Brunet à propos de la lettre :

Le statut de vérité donné assez spontanément à la lettre ne dépend-il pas de la profonde croyance que nous avons que celui qui écrit est plus réel que le personnage fictif dont la vie est mise en scène dans le roman ou dans le théâtre ? que l'épistolier parle plus de lui-même que dans la lettre que le romancier ne le fait à travers ses personnages ? C'est pourquoi les lettres de Madame de Sévigné, quoiqu'on en dise sur leur degré d'intention esthétique, paraîtront toujours plus vraies que celles inventées, de la religieuse portugaise ou des Liaisons dangereuses ; que les lettres de Laure Conan adressées à son protecteur Henri-Raymond Casgrain ne souffriront jamais la comparaison ontologique et morale sur leur authenticité avec celles d'Angéline de Montbrun. La lettre aurait le pouvoir, plus ou moins circonstanciel, de se passer de la médiation, filtre obligé fiction.

L'autre aspect de la lettre, le plus convaincant quant à la vérité exprimée dans la lettre, est que la lettre raconte des histoires plus vraies que celles du roman. (Brunet, 1994 ; 27)

Ou encore celle-ci, de Philippe Lejeune, à propos de l'autobiographie :

Autant qu'une forme littéraire, l'autobiographie est sans doute un acte social. Le " je " qui s'adresse au lecteur inconnu n'est pas une créature de fiction, mais un individu réel, qui signe de son nom, s'engage à dire - plus ou moins - la vérité, provoque ses contemporains et la postérité à

assister au spectacle de sa vie pour les édifier, les instruire, mais aussi pour s'expliquer, se justifier devant eux et les séduire. Le lecteur, de son côté, est animé à la fois par une curiosité humaine (connaître un autre de l'intérieur) et historique (participer à des expériences différentes des siennes), en même temps qu'il trouve là, par comparaison, une occasion de réfléchir à sa propre identité. Cette curiosité, souvent, le rend plus indulgent pour la qualité littéraire du texte qu'il ne le serait devant une fiction. Mais l'autobiographie n'en est pas moins une oeuvre d'art : travailler de manière originale le langage pour tenter de s'exprimer constitue un des chemins les plus exigeants et les plus authentiques vers la vérité. (Lejeune, 1997 ; 49)

Ce à quoi on objectera peut-être qu'on a souvent répété (y compris Philippe Lejeune) que " Je " est un autre et qu'un énoncé de réalité, au delà de l'historicité du sujet (qui de toute façon peut ne pas être lui), détient en soi, comme Genette l'a démontré, un potentiel fictionnel^[5]. Mais encore là, il faut bien voir qu'il s'agit d'une fictivité toute conditionnelle, toute accidentelle, applicable que si le lecteur accepte de lire un énoncé référentiel comme un énoncé fictionnel. Chose possible, comme pour Valéry qui, dans son parti pris contre l'écriture autobiographique, affirmait aussi qu'" [e]n littérature le vrai n'est pas concevable " et qui voyait dans la " [v]érité et [la] volonté de vérité [...] un instable mélange où fermente une contradiction et d'où ne manque jamais de sortir une production falsifiée " (Valéry, 1978 [1927] ; 100-101), ou pour Roland Barthes qui qualifiait la " substance " de son *Roland Barthes* de " totalement romanesque " (Barthes, 1975 ; 124). " Qu'est-ce qui empêchera un lecteur de lire *comme un roman* une autobiographie, et *comme une autobiographie* un roman, puisque ce lecteur est toujours libre et souvent contrariant ? " (Lecarme, 1993 ; 248). Chose possible donc, mais pari risqué pour l'énoncé non-fictionnel qui verrait alors ses caractéristiques fondamentales absorbées et annulées par la fiction et ses effets. Pari risqué et aussi difficilement tenable car on pourra toujours lire une correspondance privée comme un roman épistolaire, un journal intime comme

un roman-journal, ou affirmer que " [l]es autobiographies des écrivains sont nécessairement des mythologies " (*le Monde*, 10 septembre 1993), il n'en demeura pas moins que ce n'est pas ce genre de lecture transgressive que les textes intimes, par convention de pratique, de lecture et d'usage, appellent d'abord^[6]. Les définitions et évaluations des genres personnels cités jusqu'ici ne reposent pas sur un autre *a priori* ; seule l'authenticité, cette vérité que l'autobiographe " s'engage à dire ", ce " naturel " que Lanson reconnaissait comme la qualité première de l'épistolier, y apparaît constitutive. Que cette authenticité soit " plus ou moins " vérifiable ou que cette sincérité soit plus ou moins feinte, cela n'a que peu d'importance puisqu'elle apparaît accordée toujours " assez spontanément ". Ce qui est en jeu ici n'est pas tant la vérité de ce qui est raconté dans les écrits intimes que le présupposé de vérité sur laquelle repose la lecture des genres personnels et sur laquelle, partant, se fondent leur spécificité et leur statut à l'intérieur du système littéraire.

Or voilà, si le caractère non-fictionnel des écritures intimes constitue cette spécificité générique capable de les instituer en classe de textes distinctives, il représente aussi, dans la cohérence de la poétique classique, ce qui les maintient à l'écart du littéraire légitime. Et à moins d'adopter un mode de lecture hérétique qui permettrait aux écritures intimes de se dérober à la " profonde croyance " que la lettre, comme l'autobiographie ou le journal intime, doit être lue comme vraie, c'est à distance qu'ils seront gardés. Autant dire que ce n'est pas demain la veille qu'on accordera " presque invariablement " aux écritures intimes cette littéarité qui leur échappe ; les conditions d'une telle conversion apparaissant bien difficile à rencontrer.

La position ne serait pas trop inconfortable si ce départ de la valeur littéraire fait entre énoncé fictionnel et énoncé référentiel ne se passait que dans l'ordre tout théorique d'une poétique régionaliste et ségrégationniste, en dehors de laquelle les

écritures intimes pourraient mener une existence textuelle sans histoire. Mais cela ne serait que littérature, puisqu'en réalité, il n'en va pas autrement.

Comme un roman

Cet intertitre, on ne s'y méprendra pas, ne renvoie pas au livre de Daniel Pennac - brèche singulière dans l'univers romanesque des Malaussène - mais à un argument de valeur parfois évoqué à propos des textes intimes que l'on juge littérairement acceptable non pas parce qu'ils constituent un bon journal ou une bonne correspondance mais parce qu'ils se lisent *comme un roman*. Par exemple : " Certains journaux sont des faux, mais ce sont souvent les meilleurs parce que le quotidien y est romancé. Et c'est ce qui fait que pour certains la prose des diaristes virtuels [ou sur papier] est de la littérature à part entière " (Roy, 1999). Au delà du potentiel fictionnel des genres non-fictionnels qu'elle laisse entrevoir, la comparaison, loin de déclasser ces quelques heureux transfuges génériques qui se seraient dérobés au sort de leur classe, apparaît plutôt flatteuse. Et c'est bien pourquoi elle nous intéresse, en laissant supposer que la fiction posséderait non seulement le pouvoir de constituer le littéraire mais aussi celui de l'instituer.

Reprenons, si vous voulez, la charge de Richard Martineau là où nous l'avons plus tôt laissée :

[...] l'imagination s'en va chez le diable, et le journal intime est en train de détrôner le roman.

[...] Combien de livre écrits au " je " ! Combien de récits, de témoignages, d'autobiographies, de souvenirs et de règlements de compte ! Chef de file des " nouveaux nouveaux écrivains français ", Christine Angot (L'Inceste) n'en finit plus de s'autoexaminer. Toute son oeuvre est basée là-dessus : raconter ce qu'elle a vécu, ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent. [...]

Cette littérature est à l'image de notre fin de siècle : égocentrique, voyeuse. Les auteurs n'ont plus besoin de se creuser la tête pour savoir quoi raconter : ils n'ont qu'à se contempler dans le miroir.

[...] Ils concoctent leur dernier roman avec ce qu'ils trouvent dans leur chambre à coucher : fonds

de bouteilles, vieux mégots, reste de conversation [ce qui, soit dit en passant, n'a pas empêché Charles Bukowski de faire partie de l'histoire littéraire ni Proust d'ailleurs, pour peu que l'on remplace le vieux mégot par une madeleine].

" Être incapable d'inventer, ce n'est pas de l'impuissance, c'est un principe ", affirme Christine Angot. Beau principe... Que le cinéma se fasse intime, on peut le comprendre : après tout, faire un film coûte les yeux de la tête. Mais écrire " Cent cavaliers en colère galopèrent dans les steppes de la Mongolie " ne coûte pas plus cher que de recopier sa liste d'épicerie. C'est le même crayon et le même papier.

Tom Wolfe, qui a écrit des best-sellers dont Le Bûcher des vanités et Un homme vrai, n'a aucune considération pour les auteurs de la trempe de Christine Angot. Pour lui, ce sont des " thumb suckers ", des " suceurs de pouces ". [...] Son idole n'est pas Duras, mais Balzac.

[...] Le temps est peut-être venu pour ces barricadés des lettres de sortir de leur bunker et d'aller voir ce qui se passe dehors... (Martineau, 1999 ; 114)

On excusera la longueur de la citation, mais elle montre bien que la mode autobiographique, si obsédante qu'elle apparaît aujourd'hui dans la société, n'entraîne pas nécessairement une sanction littéraire favorable à l'égard de l'écriture personnelle. Le champ restreint (incarné ici par Christine Angot), place forte traditionnelle du littéraire légitime, serait si contaminé par la réalité et le vrai qu'elle menacerait d'insignifiance tout l'édifice de la littérature (symbolisé ici par le roman). édifice qui s'écroulerait probablement si la production du champ élargi (représenté par l'auteur de best-sellers Tom Wolfe) ne déployait pas des efforts d'invention pour lui procurer encore quelque garantie. La littérature de masse comme nouveau littéraire légitime ? Peut-être. Chose certaine toutefois, c'est que la fiction continue à en représenter la caractéristique constitutive et la norme, entraînant le crédit littéraire là où elle se rencontre et s'affiche. Car sur ce point, il en va en littérature comme au cinéma : la catégorie " cas vécus ", même si elle connaît parfois le succès commercial - qui n'a jamais permis cependant à *Moi*,

Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée de déloger *E.T.* au *box-office* -, appartient encore à la série B. Ce n'est qu'accessoirement que Flaubert est épistolier.

" Si donc il existe un et un seul moyen pour le langage de se faire à coup sûr oeuvre d'art, ce moyen est sans doute bien la fiction ", écrivait encore Genette (1991 ; 20). On ne saurait, à la lumière de ce que nous venons de voir, dire plus vrai. L'authenticité ressortissant des genres intimes ne pouvant constituer matière à littérature, ni dans la théorie ni dans la pratique, ne leur reste-t-il donc qu'à retourner leur jaquette et à se présenter sous le couvert de la fiction ? Le salut littéraire de l'autobiographie réside-t-il dans l'autofiction^[7] ? On déplore que le roman soit contaminé par l'autobiographie. Cela est légitime. Mais cela ne pourrait-il pas être l'inverse ? André Malraux, dans ses *Antimémoires*, considérait qu'*Ulysse* et *à la recherche du temps perdu* étaient des mémoires qui " [avaient] pris la forme de roman " (Malraux, 1967 ; 14-15). De la même façon, le roman d'Angot, pour ne retenir que lui, n'aurait-il pas, en quelque sorte, suivi le même parcours ? Ne se pourrait-il pas que ce roman autobiographique cache une autobiographie qui a dû prendre les traits du roman pour connaître le succès dans la controverse qui fut le sien ? Le pacte autobiographique qui en scelle un avec la fiction, si l'on veut, histoire d'échapper au discrédit. Il faudrait pour répondre à cela pouvoir envisager la fictionnalité au delà du cadre strict de son énonciation et voir comment, dans le système littéraire, elle agit en pratique instituante. De là, nous pourrions peut-être proposer que le mauvais parti fait aux genres personnels ne tiendrait pas tant à l'argument de réalité ou de vérité qu'ils portent qu'à l'argument de fiction qu'ils ne supporteraient pas ou difficilement, pas tant au fait qu'ils soient lus *comme vrais* qu'à celui qu'ils peuvent être lus *comme de la mauvaise fiction*. D'où, peut-être, cette zone d'incertitude où les écritures intimes sont maintenues, entre ce qui est littérature (fiction) et ce qui ne l'est pas tout à fait (mauvaise fiction). Mais ce ne serait là qu'une hypothèse précipitée, difficilement vérifiable

dans un discours critique encore fondé sur l'opposition entre fiction et réalité et qui envisage encore mal les motifs et les termes de leur conjonction. Et quand elle serait vérifiée, elle ne se révélerait guère plus encourageante pour les possibilités d'une littérature du vrai à exister.

Quoiqu'il en soit, qu'elles soient impropres à la littératures comme elles apparaissent dans la poétique d'Hamburger ou conditionnellement littéraires car potentiellement fictionnelles comme les envisage Genette, les écritures intimes, et partant leur valeur littéraire, apparaissent implacablement inféodées au régime de la fiction auquel elles sont sans cesse renvoyées pour fin de comparaison et d'évaluation. Exercices au terme desquels, nous l'avons vu aussi, une littérature du vrai sort souvent perdante. Les détracteurs de " suceurs de pouces " peuvent donc se rassurer, ce n'est pas encore la fiction qui se retrouve du mauvais bout du canon ni son âme qui " s'en va chez le diable ". C'est plutôt le contraire qui pourrait arriver et la littérature du vrai lui vendre la sienne. Car si l'engouement tant théorique que populaire pour les récits non-fictionnels donnent l'impression que ce reste que serait la littérature s'amenuise au fur et à mesure que l'espace de la fiction semble se rétrécir sous l'envahissement de la réalité, les frontières réelles du littéraire légitime, elles, apparaissent toujours bien gardées. Et celles de la fiction aussi. " On est tous des auteurs. Même si on commence par un journal, moi aussi, j'avoue, bon, c'est mon but aussi un jour d'en arriver à écrire un roman " confiait un jeune diariste virtuel^[8]. Nous lui laissons le mot de la fin.

Références

Barthes, Roland (1975), *Roland Barthes*, Paris, Seuil (écrivains de toujours).

Boerner, Peter (1978), " La place du journal intime dans la littérature moderne ", dans *le Journal intime et ses formes littéraires*, actes du colloque de septembre 1975 du Centre d'études Stendhaliennes, réunis par V. Del Litto, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire, n° 175), p. 217-223.

Brunet, Manon (1994), " La réalité de la fausse lettre : observations pour une épistémologie appliquée de l'épistolarité ", *Tangence*, n° 45 (" Authenticité et littérature personnelle "), octobre 1994, p. 26-49.

Contat, Michel (1997), " L'Autobiographie, genre discutable ", *le Monde*, vendredi 24 octobre 1997, cahier " Littératures ", p. iv.

Deleuze, Gilles (1993), *Critique et clinique*, Paris, éditions Minit.

En collaboration (1999), " Cent disques, cent film et cent livres pour un siècle ", *le Monde*, 15 octobre 1999, p. 32-33.

En collaboration (1999), " Enquête. Comment se faire éditer. ", *Lire*, n° 223, avril 1994, p. 5-35.

En collaboration (1999), " Vos livres du millénaire : le Top 25 ", *le Libraire (le journal de libraires de Pantoute, les Bouquinistes, Clément Morin, le Fureteur)*, vol. 1, n° 5, novembre 1999, p. 30.

Genette, Gérard (1991), *Fiction et diction*, Paris, Seuil (Poétique).

Heyden-Rynsh, Verena von der (1998), *écrire la vie : trois siècles de journaux intimes féminins*, Paris, Gallimard.

Hamburger, Kate (1986 [1957]), *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil.

Lecarme, Jacques (1993), " L'autofiction : mauvais genre ? ", dans Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune (dir.), *L'Autofiction & Cie*, Paris, Université Paris x (Centre de recherches interdisciplinaires sur les textes modernes, n° 6), p. 227-249.

Lejeune, Philippe (1997) " Autobiographie ", *Dictionnaire des Genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopédia Universalis et Albin Michel, p. 49-53.

Martineau, Richard (1999) " Les scribes du je, me, moi ", *l'Actualité*, vol. 24, n° 18, 15 novembre 1999, p. 114.

Mourier, Maurice (1993) " Moi et Lui ou la schize exquise dans *le Neveu de Rameau* de Diderot ", dans Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune (dir.), *L'Autofiction & Cie*, Paris, Université Paris x (Centre de recherches interdisciplinaires sur les textes modernes, n° 6), p. 89-106.

Petit, Marc (1999), *éloge de la fiction*, Paris, Fayard.

Roy, Jean-Hugues (1999), " Les journaux intimes sur Internet ", *Branché* [magazine télévisé présenté sur les ondes de Radio-Canada], 9 octobre 1999. Transcription du reportage, URL [30 novembre 1999] : <http://radio-canada.ca/branche/v5/127/tintime.php>

Valéry, Paul (1978 [1927]) " Stendhal ", *Variétés II*, Paris, Gallimard.

NOTES

[1] " Littérature du vrai " : formule rapide pour désigner un vaste ensemble textuel composé de diverses pratiques considérées comme non-fictionnelles ou référentielles (telles l'autobiographie, l'essai, l'Histoire, *etc.*) qui a cependant l'avantage de s'opposer avec économie à l'idée de la littérature comme artifice et fiction. C'est en ce sens et pour cet usage limités que nous l'emploierons ici.

[2] Enquête faite auprès de 5 964 participants (lecteurs du *Monde* et clients de la FNAC) auxquels on avait demandé de choisir, parmi une liste de deux cents titres pré-établie par des journalistes du *Monde* et des libraires de la FNAC, cent livres (qu'ils avaient lus ou non) qu'ils jugeaient devoir se retrouver parmi les cent livres les plus importants du siècle.

[3] Enquête faite auprès de deux cent répondants (auteurs, professionnels du milieu de l'édition et lecteurs) à qui on avait demandé " quelles oeuvres de la littérature mondiale publiées au cours des mille dernières années le[s] avai[ent] d'avantage marqué[s] ".

[4] Il s'agit de l'ouvrage de Jacques Lecarme et d'Éliane Lecarme-Tabone, *l'Autobiographie*, Paris, Armand Colin (coll. U, Lettres), 1997.

[5] Voir Genette (1991), notamment le chapitre " 3. Récit fictionnel, récit factuel ", p. 65-93.

[6] D'ailleurs, n'est-ce pas sur cette authenticité, sur cette référentialité, cette réalité constitutive (vérifiable ou non, cela n'a pas d'importance) que misent et jouent les récupérations fictionnelles des genres personnels, ainsi que nous les rencontrons dans le roman par lettres, le roman-journal ou l'autofiction ?

[7] Autofiction : " récit dont un auteur, narrateur et protagoniste partagent la même identité nominale et dont l'intitulé générique indique qu'il s'agit d'un roman. " (Lecarme, 1993 ; 227)

[8] Starless (pseudonyme), diariste virtuel interrogé par Jean-Hugues Roy (1999).